

1. Histoire et datation

En faisant de Nathanaël le contemporain d'Albert de Wallenstein, duc de Friedland, du "Roi de neige", Gustave Adolphe de Suède (OR 926), ainsi que du cardinal de Mazarin et de sa reine, Anne d'Autriche (OR 939), Marguerite Yourcenar installe la vie de son protagoniste entre la trêve signée à Anvers, le 9 avril 1609, entre les États-Généraux et les archiducs Albert et Isabelle, permettant enfin aux Hollandais de jouir d'une paix précieuse, et les traités de Munster et d'Osnabrück qui, le 24 octobre 1648, mirent fin à cette guerre de Trente ans qui aura redessiné en partie le profil géopolitique de l'Europe septentrionale.

Dans sa *Postface à Un homme obscur*, Marguerite Yourcenar précise que "ce long récit" (OR 1032), se profilant en grande partie "sur le fond des anciens Pays-Bas" (OR 1032-33), ne révèle qu'un seul fait historique précis¹: l'attaque en 1621 par un "flibustier anglais d'un groupe de jésuites français fraîchement débarqués dans l'Île des Monts-Déserts" (OR 1035 et 909).

Elle introduit un décalage de "quelques années" (OR 1035) pour faire coïncider cet épisode authentique avec la seizième année de Nathanaël, ce qui implique que la chronologie fictive attribuée au personnage prend le pas sur la chronologie réelle, ou plus

¹ Un second indice historique est l'allusion faite dans la *Postface* à la lecture d'une biographie de Samuel Pepys, secrétaire de l'Amirauté sous Charles II et célèbre auteur d'un *Journal* cryptique qui fait de lui le chroniqueur par excellence du Londres du XVII^e siècle. Le "diarist" anglais a été une source d'inspiration évidente pour la partie de *Un homme obscur* se déroulant à Greenwich.

C'est lors de la lecture de cette biographie que Marguerite Yourcenar se voit confirmer son choix de présenter Nathanaël comme membre d'une communauté de charpentiers hollandais employés au début du XVII^e siècle par le Lord de l'Amirauté (OR 1035). Le *Journal* de Samuel Pepys s'étend de 1660 à 1669. Les années de Nathanaël passées à Greenwich sont certainement antérieures à 1650 et probablement à situer plus au début du siècle. Dans son *Journal*, Pepys parle abondamment de ses visites aux grands chantiers navals de Woolwich et de Greenwich. Il y séjournera d'ailleurs avec sa famille durant la grande peste de Londres en 1665. Le méticuleux Lord de l'Amirauté, qui raconte par le menu détail toutes les expériences vécues et observées au cours de ses journées, reste cependant assez vague sur la présence de "charpentiers hollandais dans les arsenaux britanniques" (OR 1035). Il se fait que Marguerite Yourcenar se réfère à une biographie du Lord de l'Amirauté - s'agirait-il de la célèbre biographie de Sir Arthur Bryant (*Samuel Pepys*, Cambridge University Press, 1935)? - où elle puise certains détails historiques. Mais il semble que le détail romanesque prenne le pas sur le détail historique. La romancière s'exprime ainsi dans son importante *Postface*: "Toute œuvre littéraire est ainsi faite d'un mélange de vision, de souvenir et d'acte, de notions et d'informations reçues au cours de la vie par la parole ou par les livres, et des raclures de notre existence à nous." (OR 1036). Sans l'apport d'un vaste appareil documentaire qui ne ferait qu'alourdir le récit, Marguerite Yourcenar tisse son texte sur un canevas historique qu'elle connaît en spécialiste pour s'être souvent intéressée à cette époque qui découle directement de celle de *L'Œuvre au Noir*, et à laquelle elle a souvent été confrontée au cours de ses nombreux voyages ainsi que par ses lectures et l'observation des œuvres picturales de ce temps: "la Hollande du XVII^e siècle, que nous avons tous visitée à travers ses peintres" (OR 1033). Il ne saurait donc être établi que l'auteur se borne à quelques minimes références historiques. Tout en ne voulant être ni un récit historique, ni une histoire romancée, *Un homme obscur* est toutefois bien un récit sur fond historique de cette première moitié d'un XVII^e siècle anglo-hollandais.

exactement que "Nathanaël se passe de chronologie" (id.), dans une histoire qui s'intercale entre 1609 et 1648 et dure les vingt-sept ans de la vie de son héros.

Cette économie de références historiques ne nous invite pas à considérer le récit d'*Un homme obscur* comme un miroir d'une réalité historique. Néanmoins une approche critique, dans la ligne d'une observation de certains phénomènes sociaux, nous pousse à opérer une confrontation entre la société du récit et celle de l'époque.

La majeure partie du récit se déroulant en Hollande, la consultation d'ouvrages de référence consacrés à l'histoire des Pays-Bas s'imposait. Les chroniques de Jaap ter Haar présentent une histoire au quotidien où le caractère anecdotique est mis en valeur. C'est ainsi qu'au départ d'*Un homme obscur* un univers historique référentiel peut être distillé des nombreux chapitres que le chroniqueur néerlandais consacre à ce qu'il nomme "Le temps des Patriotes"².

Les ports d'Amsterdam, de Rotterdam ou de Middelburg ne désemplissent pas en ces années de prospérité croissante où les gains, depuis la méthode inaugurée par le financier Willem Bartjens, se calculent plus facilement en chiffres arabes, où une banque de changes, fondée en 1609, facilite les transactions monétaires et où une grande bourse, érigée par Hendrik de Keyser, concrétise la gloire des nouveaux marchands³.

A la suite de vaines tentatives de découvrir une nouvelle route des Indes, les marchands hollandais réussirent à briser l'hégémonie espagnole et portugaise, armés du bras de la loi. En effet, c'est grâce au *De jure praedae*, l'étude révolutionnaire du juriste Hugo Grotius, que la Compagnie des Indes mettra le cap vers l'Orient sur des mers déclarées libres: "De vrije zee!". Canton, Manille, la soie ou les clous de girofle, contribueront dorénavant à accroître l'opulence de la Compagnie et celle de ses "Heren Zeventien" — dix-sept seigneurs — grands bourgeois des Provinces-Unies, et à assurer au peuple un bien-être envié de tous leurs voisins.

Un vent de liberté souffle sur ces régions du nord accueillant aussi bien les juifs séfarades exilés d'Espagne et du Portugal que le puritain anglais fuyant la nouvelle religion d'État. Richesse et liberté engendrent une charité bien ordonnée: mendiants et vagabonds sont recueillis, des loteries sont organisées pour les plus pauvres, de riches marchands lèguent par testament certains de leurs biens à des œuvres de charité.

² Jaap ter Haar, "Einde Tachtigjarige Oorlog - Patriottentijd", in *Geschiedenis van de Lage Landen*, Fibula-Van Dishoek, 1990, p. 294-437.

³ Afin d'éviter de donner à ce Siècle d'Or hollandais l'apparence d'une image d'Épinal, nous nous reportons aux propos du Dr. A.C.J. de Vrankrijker qui, dans sa monographie historique relativise la splendeur chromolithographique de cette époque: *Mensen, leven en werken in de Gouden eeuw*, Martinus Nijhoff, 's-Gravenhage, 1981.

Pour l'auteur, le Siècle d'Or est un temps de renouveau intellectuel et artistique, perfectionnant différents aspects de la vie quotidienne à l'aide de nouvelles techniques, tant mercantiles que scientifiques. Ce siècle a en plus le mérite d'avoir passionné ses contemporains, qui ont, à leur tour, traduit cette passion en une vie bouillonnante d'activités fort diverses. La vivacité et l'extrême mobilité mises à jour eurent cependant leur revers de fortune, et ce siècle présente sous sa face cachée une période de misère parfois insoutenable. La vie du XVII^e siècle hollandais se joue à la fois au grand jour et dans une profonde pénombre (d'après *op.cit.* p. 6 & 7).

Amsterdam, qui compte environ cent cinquante mille habitants⁴, possède ses hospices et ses hôpitaux.

Pourtant les accalmies politiques sont rares et la lutte intestine entre catholiques et réformés continue malgré les tentatives de réconciliation de Johan van Oldenbarnevelt. Les tentatives de coup d'État se succèdent. Le prince Maurice s'empare finalement du pouvoir, sans verser le sang. Il est porté aux nues par les nouveaux États de Hollande et leurs délégués. Rien ne change vraiment: les nouveaux régents protègent, tout comme leurs prédécesseurs, la souveraineté de la région. Une fois de plus, c'est le menu peuple qui a été le souffre-douleur des conflits politiques.

C'est à la fin de la trêve de Douze ans, qu'éclate en Allemagne une guerre des plus meurtrières, connue sous le nom de guerre de Trente ans. En Bohême, les protestants se sont révoltés et poussent l'Europe entière à prendre parti. La République, affaiblie politiquement, n'a que peu de soutien des Anglais et des Français et s'apprête à vivre trois décennies d'insécurité quant à l'intégrité de son territoire.

Complots, arrestations et persécutions déchirent ce pays qui, en ces temps-là, doit également faire face à des inondations et à des hivers rudes qui s'abattent sur les régions nordiques. Le 2 juin 1625, la reddition de Breda, immortalisée par Velasquez, sonnera le glas d'une pacification trop fragile encore.

Seul ce qui se déroule outre-mer porte ses fruits. Piet Heyn s'empare de São Salvador au Brésil, soustrait aux Espagnols Curaçao, Bonaire et Aruba et menace les Anglais de s'emparer de certaines colonies de la Virginia-Compagnie.

L'absence de partis politiques confine les ambitions humaines et les idéaux au domaine de la foi, provoquant ainsi de véhémentes discussions religieuses. Certaines personnalités comme Frederik Hendrik arrivent à imposer leurs vues aux États-Généraux et à tracer une ligne de politique intérieure et extérieure, tout en plaçant amis et partisans à des postes-clefs et en couvant la secrète ambition de devenir le maître de la République.

A Amsterdam, cette ville devenue un état dans l'État, l'intérêt est moins politique que financier. Ce qui compte avant tout c'est d'assurer la sécurité des nombreux navires mouillant en rade et de leurs marchandises tant prisées. Les marchands n'ont pas jeté leur dévolu sur la fondation d'un empire colonial, ils ne désirent créer que des factoreries. La vie de colon est à leurs yeux trop rude et trop pénible et la conversion de sauvages ne les intéresse pas. Les Africains leur servent de marchandise de transfert, laquelle se vend bien sur les marchés des planteurs des Amériques. Les régents au pouvoir s'affairent surtout au développement du commerce et de la bourse et le peuple hollandais est peu tenté par l'émigration.

En 1629, Frederik Hendrik s'empare de Bois-le-Duc et venge ainsi l'affront subi à Breda. A Bruxelles, l'archiduchesse Isabelle et ses conseillers espagnols ne sont plus à

⁴ Johan Huizinga, *Nederland's beschaving in de zeventiende eeuw*, Wolters-Noordhoff, 1984, p. 45.

même de réagir. L'empereur allemand, qui a les mains libres depuis le pacte conclu avec le Danemark, va, à l'instigation des Espagnols, monter une armée de 12.000 hommes dans le but d'envahir la République. Le moment est venu d'oublier les conflits internes et de faire front commun face à l'ennemi. Avec le soutien financier d'Amsterdam et de la Compagnie des Indes, la République arme 120.000 mercenaires anglais pour défendre la liberté et la foi en danger.

Plutôt qu'à la paix, c'est à un renforcement stratégique que s'intéresse la République. Tout comme pour la France, un traité de paix signé trop tôt handicaperait la conquête de nouveaux territoires d'outre-mer.

Sur ces entrefaites, le roi Gustave Adolphe envahit l'Allemagne, donnant ainsi des soucis supplémentaires aux Habsbourg. En 1632, le prince d'Orange entame sa campagne le long de la Meuse et son neveu, Guillaume de Nassau, entre en Flandre avec ses régiments. Après la capitulation de Breda, c'est la bataille de Duis, le 21 octobre 1639, qui va définitivement obliger l'Espagne à céder son hégémonie sur les mers.

Petit à petit la paix s'installe entre le Nord et le Sud, elle sera ratifiée à Munster les 15 et 16 mai 1648.

2. *L'origine sociale*

Dans sa *Postface à Un homme obscur*, l'auteur déclare que, dès son "ébauche de la vingtième année", "sans rien savoir de la vie des ouvriers de [son] époque, encore moins de ceux du passé." (OR 1033), elle fait de son personnage principal un ouvrier. En 1982, une documentation plus précise sur l'époque ne modifiera pas les origines sociales de Nathanaël. Il devient le fils d'un charpentier, un de ces ouvriers exilés — dont parle Samuel Pepys dans sa chronique du Londres du XVII^e siècle (OR 1035) — accueillis pour leurs qualifications et, malgré une certaine xénophobie autochtone, respectés pour leur solide piété. Il grandit dans la petite communauté hollandaise de Greenwich, avec ses parents et ses deux frères aînés. Sa famille, déceimment logée près des bassins où sont carénés les navires, semble relativement bien assimilée à la population du terroir, même si la différenciation de la communauté d'immigrés s'accroît parfois sur le plan de la vie pratique, plus particulièrement culinaire (OR 904).

Un petit bien familial est géré en Hollande et laissé à fructifier pour le temps où certains membres de la famille rentreraient au pays y finir leurs jours (OR 922). C'est là le souhait des deux frères de Nathanaël. Son père, par contre, ne jouira pas longtemps du fruit de son labeur, puisqu'il payera de sa vie son tribut aux chantiers de l'Amirauté (OR 920). Sa mère, cependant, sera assez à l'aise pour finir ses jours dans quelque béguinage proprement digne pour digne veuves (OR 921).

Quant à Nathanaël, sa condition d'ouvrier sera déviée dès son jeune âge, en raison d'une claudication qui le fera entrer en apprentissage — moyennant quelque frais d'entretien (OR 904) — non chez un maître charpentier, comme sa condition sociale l'y

eût contraint d'une façon plus que prévisible, mais chez un magister, jetant ainsi les prémisses d'un décalage entre son origine et ses futures appartenances sociales (OR 904)⁵.

Si Nathanaël, cet "individu à peu près inculte", va formuler "silencieusement sa pensée sur le monde qui l'entoure" et "en communiquer à autrui au moins une parcelle" (OR 1036), c'est sans doute grâce à ce décalage social. Cette *tricherie*⁶ avouée par l'auteur rend possible la pérégrination physique, intellectuelle et sociale du personnage.

3. *Le marin*

Après un embarquement involontaire et clandestin, fuyant avec effroi une justice anglaise fort expéditive (OR 906), Nathanaël est facilement accepté, voire protégé, dans le rude milieu des gens du large⁷. Ce "jeune blanc" (OR 907), sauvé des railleries sordides de ses congénères par un mépris, avec qui il se lie d'une amitié peu équivoque et sincère (OR 908 et 992), fraternise avec des hommes de somme, misérables débardeurs noirs trimant sous les coups de fouet, tout en s'acquittant "de son mieux" (OR 908) de la tâche d'aide cuisinier — plus tard de cuisinier — qui lui est dévolue.

Sa vie de marin à part entière, depuis son débarquement à Saint-Domingue, ne semble pas poser de problèmes d'intégration sociale, quoique la violence de ces flibustiers britanniques et leur "haine des catholiques ennemis du roi d'Angleterre" (OR 910) ne l'habite point. Inexpérimenté au départ forcé de Greenwich et malgré une boiterie qui pourrait supposer un manque de souplesse physique, Nathanaël apprend la manœuvre au cours de ses deux traversées, devenant ainsi marin à part entière. Plus tard, à Amsterdam, où pris d'une certaine nostalgie Nathanaël continuera à fréquenter par moments les marins du port, il se gardera le plus souvent de communiquer ses expériences maritimes, "leur avou[ant] rarement avoir été des leurs" (OR 924). Comme si le fait d'avoir abandonné cette forme de compagnonnage lui causait quelque "gêne" (OR 924). Ne voulant pourtant pas se désolidariser de "ces hommes simples signant leur engagement d'une croix" (OR 924) en avouant être correcteur d'imprimerie — donc alphabétisé, sinon lettré — il choisit de revendiquer plutôt son origine de fils de

⁵ L'importance des appartenances est soulignée par Jacques Dubois, "Sociologie de la littérature" in M. Delcroix et F. Hallyn (édit.), *Méthodes du texte. Introduction aux études littéraires*, Gembloux Duculot, 1987, p. 288-295.

⁶ (...) "j'ai triché en donnant à Nathanaël sa mince culture reçue d'un magister de village, lui fournissant ainsi, non seulement la chance d'occuper chez son oncle, Elie Adriansen, un emploi mal payé, mais encore de relier entre eux certaines notions et certains concepts" (OR 1037).

⁷ La vie de marin est le sort de dizaines de milliers de contemporains et compatriotes de Nathanaël, parcourant toutes les mers sur les navires marchands. Jaap ter Haar parle d'équipages comptant environ trois cents hommes, décrit l'hygiène rudimentaire à bord, les fumées de poudre de canon baignant la coque de leurs odeurs sulfureuses et nombre d'autres menaces moins anodines comme la piraterie, le scorbut et les terribles punitions infligées à bord pour pallier à la violence des matelots et à d'éventuelles mutineries (*op.cit.* p. 298). Marguerite Yourcenar fait écho à l'historien en évoquant "les dents gâtées par le scorbut, les rats et la vermine du gaillard d'avant, les puantes sentines" (OR 926), n'omettant toutefois pas, dans un élan voltairien, de fixer l'attention sur les richesses tangibles rapportées à des marchands cossus au retour de ces expéditions tortueuses (OR 926-927).

charpentier que ses diverses appartenances. Cette délicatesse en dit peut-être long sur un homme, d'une part conscient de sa différence, d'autre part soucieux d'un certain égalitarisme.

4. *Le colon*

Devenu colon malgré lui, après un naufrage dont il reste le seul survivant, Nathanaël s'intègre presque naturellement à la société décimée d'une petite colonie (OR 912). Il s'agit d'une communauté fortuite d'êtres bizarres, pauvres, apatrides, naufrageurs à l'occasion, dont une des rares caractéristiques communes est d'avoir trouvé un refuge dans cette île perdue aux confins du monde.

La vie y est dure. Le travail s'effectue au rythme des besoins et de la nature. Il est peu organisé socialement, mais une coopération apparemment évidente a lieu au moment des grands travaux des champs, des expéditions de chasse et de pêche (OR 915). La scission d'avec le monde dit civilisé, d'avec ses contraintes mais également d'avec ses privilèges, a créé des rapports comparables à ceux en vigueur dans une société primitive: une forme de tribalisme, le troc, une hiérarchie quasi inexistante et une religiosité réduite à l'expression individuelle de quelques réminiscences de culte (OR 914).

Un des rares actes d'insubordination à cette société à laquelle Nathanaël appartient, bon gré mal gré et pour un temps fort indéterminé, est la rancœur de cet homme doux, qui fraie avec les animaux, contre les tueurs de cette vie animale (OR 915). Ce rejet n'est toutefois ni provocant, ni agressif. Nathanaël, si habile à certains travaux, s'acquitte simplement fort mal de l'office d'équarisseur, supposant qu'un autre plus habile que lui le relayera une prochaine fois. C'est comme si, la précarité de l'existence exigeant un effort de communautarisation, rien ne pouvait être refusé de prime abord⁸.

Le rejet de cette société viendra toutefois de cet angle-là: après la mort de Foy et l'assassinat de la taupe, Nathanaël, nous dit-on, "eût voulu partir sur le champ" (OR 917).

5. *"mi-artisan, mi-bourgeois" (OR 937)*

Quand, vers la fin de son séjour dans l'île Perdue, Nathanaël tergiverse à propos de son avenir (OR 918), ignorant quels aléas la vie lui réserve, deux orientations professionnelles s'imposent avec évidence: le métier de matelot, appris sur le tas, continuant ainsi dans la tracée de sa dernière appartenance, ou celui d'assistant de magister, renouant avec l'appartenance que sa boiterie aurait substituée à son milieu originel.

⁸ La cruauté des Micmacs et des Abénakis envers leurs prisonniers ne provoque pas chez Nathanaël un tel soulèvement de cœur. Ce que les hommes se font entre eux, fût-ce à Londres où dans une île perdue, ne relève pas du domaine de l'innocence.

L'hésitation perdue à Londres, alors que, quoique "rassuré quant à sa propre sûreté" (OR 921), Nathanaël ne se rend pas chez son ancien maître, mais écoute, sans grande conviction, les conseils pratiques que sa mère lui prodigue. Il n'est d'ailleurs pas certain que le fait d'aller réclamer une part d'un petit bien de famille soit pour Nathanaël plus convainquant que l'assurance de trouver dans les ports de Hollande une offre d'emploi abondante et un travail assez bien rémunéré (OR 922). Surtout si l'on prend en considération le fait que ce n'est qu'après quatre années de travail que Nathanaël se décidera à réclamer sa part à son oncle.

Dans le milieu petit-bourgeois du libraire-imprimeur Élie Adriansen il n'y a pas de place pour "la canaille jurante et buvante des gens de mer" (OR 924). L'oncle de Nathanaël est un pur produit de l'avancement social prodigieux de son époque. D'origine paysanne, c'est grâce à la vente de la ferme familiale qu'il acquiert un fonds de libraire-imprimeur — la librairie bien achalandée de Johannes Janseonius (OR 923) — grâce auquel il gagne bien sa vie et jouit d'une certaine considération. Un mariage au-dessus de toutes espérances sociales (OR 923) ne peut que rehausser dans ce milieu sa respectabilité.

L'imprimerie est un commerce de belle allure aux profits sérieux et appréciables, mais aux charges non négligeables. A part Élie Adriansen "qui gagnait bien, sans excès" (OR 922), l'imprimerie fait vivre deux correcteurs qualifiés de "travailleurs chevronnés" (OR 923) gagnant bien, mais qui, vu l'économie de personnel, devaient vaquer à la fois à l'eau et au moulin, et Nathanaël — adjuvant de Niklaus Cruyt et de Jan de Velde — gagnant un peu moins qu'eux, à en croire Élie, "mais très suffisamment pour bien vivre" (OR 923)⁹.

Dans ce milieu où l'argent semble faire la respectabilité, l'habileté et le magot règnent en maître. La poisse défait des commerces et des illusions. "S'il avait su s'y prendre" (OR 923), c'est Niklaus Cruyt qui aurait géré l'ancien commerce de Johannes Janseonius. Plus tard, le "petit père Cruyt" (OR 938), installé à son compte dans une affaire similaire mais de moindre aloi que celle d'Élie Adriansen, verra son bien mis à sac en raison de la publication d'un de ces textes à scandales circulant sous le manteau et qui rapportait toutefois "les meilleurs gains" (OR 939). Il semble en tout cas plus aisé et plus sûr de s'enrichir quand on a déjà, comme Élie Adriansen, pignon sur rue.

⁹ Bien sûr, Élie Adriansen, homme prudent, a plutôt tendance à minimaliser ses profits et à maximaliser les ressources de ses subalternes. Dans la Postface, Marguerite Yourcenar s'exprime différemment à propos de l'emploi de correcteur qu'elle considère comme "mal payé" (OR 1037).

Il n'est pas aisé d'évaluer le coût de la vie ou l'ampleur d'une fortune à une époque de grandes fluctuations monétaires (à ce propos nous ne pouvons que référer à l'article de Fernand Braudel, intitulé "Les prix en Europe de 1450 à 1750" et qui, depuis sa publication par *Cambridge Economic History* en 1967, fait autorité en la matière).

A titre indicatif et en plongeant cette fois encore dans les nombreuses données de l'historien Jaap ter Haar (*op.cit.* p 336), le petit héritage de Nathanaël, s'élevant à 480 florins, pourrait être l'équivalent de quatre années de paye d'un matelot à bord d'un de ces navires marchands où Nathanaël a précisément navigué.

Ces deux entreprises, l'une prospère par sa notoriété, l'autre cherchant ses gains dans des investissements plus aléatoires, voire risqués, ne sont pas au goût de Nathanaël. Celui-ci rêve d'une forme de "communalisme"¹⁰, où la gestion du produit, des bénéfices qui en découlent et du réinvestissement, se ferait par tous ceux qui participent à la chaîne de production: un "atelier de camarades" (OR 939) qui ferait rêver plus d'un nostalgique de chez Lipp! Il n'est donc pas étonnant de voir Nathanaël, "détestant l'usure" (OR 939), insister auprès de son camarade Cruyt pour lui prêter la somme d'argent due à ses frères à un intérêt non seulement nettement inférieur (denier 10) à celui en cours chez les usuriers (denier 16) — ce qui l'honore — mais encore assez inférieur (denier 13) à celui proposé par Cruyt lui-même — ce qui ferait passer Nathanaël aux yeux de plus d'un financier pour un benêt hors pair. Et pourtant ce n'est pas l'ignorance des normes en vigueur dans le marchandage qui le fait agir ainsi, mais un sens naturel de l'équité¹¹.

C'est cette même notion de ce qui est équitable ou non qui provoquera chez Nathanaël le profond dégoût qui l'assaille lors de la liquidation "de toutes sommes dues par son oncle à sa famille" (OR 937). Cette différenciation au sein d'une même famille, qui avant d'être une différence de rang est une différence de biens, Nathanaël la vit comme une exploitation à laquelle, même s'il s'y soumet en continuant machinalement son travail, il va faire face la tête haute (OR 938).

6. "ceux d'en haut" (OR 948)

La longue nuit sous la neige blanchit curieusement Nathanaël de son origine ainsi que de ses appartenances. Au seuil de la mort un blanc drap d'hôpital — blanc suaire — laisse le personnage à l'abandon dans une amnésie passagère. Nathanaël serait mort à l'hôpital, inconnu de tous et pas même pleuré par d'aucuns, si une intendante de grande maison ne l'avait pas soigné et protégé. Nathanaël renaît dans un milieu social différent de tout ce qu'il a connu auparavant. Il vivra désormais près de "ceux d'en haut".

L'ordre règne dans la demeure patricienne des Van Herzog. Le temps de la journée est réglé sans rigueur, le travail y est bien fait et accepté sans contraintes apparentes, les soucis matériels sont inexistantes.

¹⁰ Une référence s'impose ici à une forme de "communalisme" bien connue de Marguerite Yourcenar puisqu'elle l'aborde dans un chapitre de *L'Œuvre au Noir*. Il s'agit de celle que vivra Munster au XVI^e siècle, faisant de cette ville une nouvelle Jérusalem basée sur une communauté de biens où toutes les richesses en argent, bijoux et métaux précieux étaient placées dans un fond commun (d'après Kenneth Rexroth, *Communalism: from its origins to the twentieth century*, London, 1975). Le compagnonnage rêvé par Nathanaël n'est pas aussi sectaire que celui des Mennonites et autres Anabaptistes de Munster. Une allusion, où Marguerite Yourcenar qualifie les visiteurs mennonites de la femme de chambre de Madame d'Ailly de "vénérables benêts vêtus de noir qui lui soutiraient de l'argent" (OR 951), en dit assez sur l'appréciation dont jouissent ces sectes.

¹¹ Nathanaël assume ses responsabilités financières. Il réservera 50 florins à la nourrice de Lazare, même s'il s'agit en fait plus de "se prouver sa paternité" (OR 940) que de payer un écot. Lors de son départ du Quai Vert, il aura soin de rémunérer en nature son propriétaire pour les réparations qu'il aurait dû effectuer en guise de loyer. Il veille également à placer la part d'héritage réservée à ses frères vivant à Londres. Toutefois il compromet la part de ses frères dans la récupération de leur héritage (OR 938-939).

Malgré la présence d'une étiquette, vecteur des différents échelons de la hiérarchie sociale, la classifiant, définissant subalternes et maîtres dans un rôle précis, il semble que dans cette grande maison règne un mot d'ordre tacite de ne pas réduire le protocole à la simple expression d'une différence de classe. La vie quotidienne s'y déroule sans trop d'apports extérieurs, mue par un engrenage parfaitement organisé et invisible, à l'intérieur duquel valets et maîtres fonctionnent selon les tâches et les responsabilités qui leur sont propres. Chaque chaînon (étagement) reconnaît ses pairs, ses subalternes et ses maîtres, chacun de ses membres possède tel Janus deux visages, celui correspondant à l'étiquette et l'autre que définit l'écart par rapport à celle-ci (OR 951).

Dans la demeure de l'ancien bourgmestre d'Amsterdam, chacun vaque à sa tâche spécifique: du frotteur ou de la fille de cuisine, ces "gens de peu" (OR 951), à Mevrouw Clara, soignant ses protégés, ou à Madame d'Ailly, tenant salon. Chacun se côtoie avec discernement, veillant entre autre à ne prendre ses repas qu'entre gens de même condition, l'un ne mangeant "qu'après que tout le monde eut quitté la table", l'autre "prenant ses repas dans l'antichambre de sa maîtresse" (OR 951).

Malgré une répartition des tâches et des honneurs qui pourrait sembler inégale, il règne en cette riche demeure une forme de commensalisme auquel Nathanaël s'empressera d'ailleurs de participer dès que son état de santé le lui permettra et même avant, en cachette, voulant à tout prix rendre par de menus services, en "assistant bénévole" (OR 950), la pareille aux bons soins qui lui ont été prodigués.

Ni la domesticité, ni les maîtres, ne parviennent à fonctionner à l'intérieur de ce système interrelationnel sans occulter une certaine déviance qui, quoique non avouée, n'en est pas moins, comme le secret de Polichinelle, connue de chacun. D'ailleurs, pour autant qu'elle n'affecte pas le bon fonctionnement de l'engrenage, cette déviance ne se manifesterait qu'au niveau des ragots d'office.

Ainsi le laquais est ivrogne à ses heures, la lingère a un bâtard, la souillon a un amant pique-assiette et la femme de chambre se fait extorquer des aumônes par une secte anabaptiste.

Madame d'Ailly, dans "ses discrets atours de veuve" (OR 951), quand elle n'est pas occupée à "toucher du clavecin dans son salon bleu" (OR 954), se permettrait certaines sorties qui, à en croire le sourire pincé de sa camériste, passeraient pour "d'indiscrètes aventures" (OR 954), servant peut-être à oublier un défunt époux, trop Français pour ne pas courir le jupon.

Quant à Monsieur Van Herzog, "trait[é] de vieux grincheux quand il critiquait l'entretien des plates-bandes", s'entourant de savants écornifleurs "considérés comme des cuistres" (OR 954), il est malgré tout inévitable de reconnaître en lui un grand seigneur.

Gerrit Van Herzog appartient à cette noblesse bourgeoise¹² des Pays-Bas du Nord qui remplace la noblesse de souche confinée au Sud en un temps où les archiducs Albert et Isabelle mènent un train de Cour d'Espagne. En Hollande et Zeelande, ce sont des chapeliers, des savonniers et des boulangers qui en quelques générations formeront l'élite de la société, s'acquittant d'ailleurs assez bien de cette tâche¹³ et responsables à l'origine de cet "esprit d'égalité régnant dans les mœurs et les coutumes" (OR 957) dont Nathanaël avait entendu l'éloge. Cet égalitarisme libéral¹⁴ ne pouvait être entretenu que par des hommes devenus assez riches pour dispenser une partie de leur fortune sous une forme de bien-être social.

La fortune de Monsieur Van Herzog était "déjà vieille".

Elle "donnait à l'ancien bourgmestre les prérogatives et les loisirs d'un homme né riche; les pertes en vies humaines, les exactions et les astuces, inséparables de l'acquisition de toute opulence, dataient d'avant son temps et d'autres que lui en étaient responsables" (OR 952).

Par cette mise au point sur le passé de ce grand bourgeois, Marguerite Yourcenar avance une généralité dont elle ne semble pas vouloir démordre. L'attaque, la dénonciation fort acerbe et même agressive, formulée sans détours, ne s'adresse pas uniquement à ceux qui, à l'aide de ruses, de vols et de morts, parviennent à amasser une fortune trop abondante en fait pour subvenir aux besoins d'un luxe bourgeois. Elle vise également leurs héritiers, innocents des crimes de leurs parents, mais jouissant néanmoins du bien-être que leur procure leur état de nantis. A un endroit du récit où ont déjà été brossés différents portraits sociaux, de la misère la plus primitive de l'Ile Perdue à l'aisance comblée de l'ancien bourgmestre amstellodamois, cette affirmation sans ambages et universelle — "toute opulence" — surprend dans sa teneur parce qu'elle s'adresse particulièrement à cette nouvelle "famille" au sein de laquelle Nathanaël semble trouver un certain bonheur de vivre, perdu depuis l'Ile. Il s'agirait bien de restituer leur dimension éthique à la qualité des sentiments et à la quantité des biens. Le contraste entre l'acquisition malhonnête des biens et la noblesse des sentiments est si grand qu'il s'agit absolument d'en réduire l'effet et d'amadouer les esprits en reléguant la responsabilité de ces recels à des parents défunts et en des temps révolus.

La servitude de l'argent disparaît dans ce lieu d'opulence. Le florin n'est même pas indiscret, déguisé en produits de luxe et d'agrément et en services organisés avec soin et

¹² Selon l'historien néerlandais Johan Huizinga, "la vie sociale et intellectuelle ne gravitait point autour d'une cour royale. Ceci était encore moins le cas de la haute aristocratie, car celle-ci était inexistante. Il y avait des châteaux, généralement peu luxueux, voire habitable. Il n'y avait point de palais et la vie dans ces châteaux présentait du point de vue social et intellectuel un confort qui, sur le plan des idées, ne s'avérait ni stimulant, ni productif. Les endroits où se focalisait la culture étaient les demeures citadines des marchands et les résidences aux abords immédiats des villes". [C'est nous qui traduisons: Johan Huizinga, *Nederland's beschaving in de zeventiende eeuw*, Wolters-Noordhoff, 1984, p. 44-45].

¹³ D'après Jaap ter Haar (*op.cit.* p. 296.)

¹⁴ Citons Emmanuel Le Roy Ladurie: "L'exemple de la tolérance hollandaise ne suscitera de disciples en France qu'au temps de Bayle ou Voltaire; les effets pratiques se feront attendre plus longtemps", dans *L'État royal. De Louis XI à Henri IV 1460-1610*, Histoire de France Hachette, 1987, p. 18.

délicatesse, il devient pratiquement inexistant, laissant donc dans l'oubli la façon dont il fut acquis. Il n'a effectivement pas d'odeur, étant au service du plus exquis - "mets fins élégamment servis" (OR 953) — et du plus vil — "les eaux sales et le contenu des chaises percées" (OR 954). De même, c'est lui qui donne lieu aux sublimes loisirs de l'étude et du clavecin. Dans ce système social, apparemment parfait, le voile se soulève parfois pour Nathanaël, découvrant une autre réalité et un rapport de force différent, où les maîtres deviennent "captifs" et les serviteurs "geôliers" (OR 954). En dépit des rouages bien huilés de cette machine sociale de rapports de services et de gages, le bien nanti touche de près le dépourvu de tout.

L'importance accordée aux rapports pécuniaires ressort à divers endroits du récit et particulièrement lors de l'inventaire minutieux des œuvres picturales dont Monsieur Van Herzog est propriétaire. Mis à part les sujets représentés, dont certains réfèrent clairement au passé mercantile du bourgmestre et à l'aisance bourgeoise de sa famille (OR 960), c'est la valeur marchande des toiles qui est soulignée à plusieurs reprises, soit en raison de son montant élevé, justifiant le soin à apporter aux tableaux, soit par l'importance des frais d'acquisition semblant "en rehausser le mérite" (OR 962). Ce collectionneur est soutenu dans son jugement par des hôtes qui, comme lui, semblent jouir de la contemplation d'une réalité fictive qui les eût plus que scandalisés dans la vie publique. Il est même un connaisseur ès arts, dont les savantes digressions ne parviennent pas à faire oublier à Nathanaël qu'il s'agit du "freluquet" (OR 943) responsable de la mise-à-sac de la petite imprimerie de Niklaus Cruyt. C'est cet homme qui s'était arrogé le droit de faire lui-même justice après la publication d'un "petit pamphlet indigne" (OR 943) concernant ses ébats galants.

Ces rapports faussés entre représentation et réalité, entre valeur artistique et valeur marchande, n'échappent pas à Nathanaël qui malgré l'humilité de ses jugements¹⁵ ne peut s'empêcher de replacer l'objet artistique dans son contexte originel de produit du travail "de l'artisan occupé de ses brosses, de ses pinceaux, de ses couleurs à broyer et de ses huiles." (OR 962). Il se rallie ici à une manière de voir bien dans la ligne de celle de l'"atelier de camarades" (OR 939) dont l'idée l'avait effleuré lors de l'investissement effectué chez Cruyt. Le faux jugement d'une fausse représentation de la réalité à laquelle est attribuée une fausse valeur ne pourrait être que démasqué par un Nathanaël dont Marguerite Yourcenar précisera dans sa *Postface* qu'elle l'avait "rêvé (...) doué d'une âme limpide et d'un esprit juste qui le détournent, comme d'instinct, du faux et de l'inutile" (OR 1043).

Nathanaël accède à l'examen pictural, de même qu'à l'expérience de la musique, par l'ascension sociale de ceux qu'il sert et du milieu où il fonctionne. Plus le milieu social

¹⁵ Référons ici à l'adage repris par Nathanaël lors de sa première visite chez "un docte juif nommé Belmonte", "adage qui veut que le cordonnier, en présence d'un portrait, doit se borner à juger, non de la ressemblance ou de la beauté du modèle, mais du bien-rendu de la chaussure" (OR 941).

sera élevé, plus les œuvres correspondront aux canons artistiques: de l'observation des estampes de la Bible de son enfance, aux toiles dans leurs cadres d'ébène en passant par les tailles-douces de l'oncle Élie (OR 960); des voix chantantes de ses amours successives et des chansons de camarades de bord, de l'orgue du temple accédant aux "sons purs" (OR 958) des réceptions de Madame d'Ailly, "dans un lieu privilégié soigneusement préservé du bruit" (OR 959), obnubilant la misère criarde du monde.

Tout comme, à travers le snobisme du marchandage artistique, Nathanaël reconnaît l'œuvre initiale de l'artiste-artisan, il apprécie à sa plus haute mesure le son "tout simple, naturel" (OR 960) détaché de son environnement mélodique, d'ailleurs hautement plus séduisant à l'ouïe que les tableaux de Van Herzog ne le sont à la vue. A ces deux expériences artistiques, Nathanaël, malgré le halo mirifique conféré à l'œuvre, revient en fin de compte à leur préférer un état plus originel, cette "nudité des choses" dont Marguerite Yourcenar parlera dans sa *Postface* (OR 1037).

La mainmise de Gerrit Van Herzog sur l'œuvre de son ami Léo Belmonte illustre également cette légitimité que l'argent donne, aux dépens de l'auteur, à la possession de l'œuvre.

Sous prétexte de satisfaire à l'esprit scientifique, le mécène Van Herzog prend soin de la publication d'un ouvrage qui pourrait aggraver la persécution, déjà ardue, subite par l'auteur (OR 963). Rendant ainsi "un service insigne" (OR 975) à un ami qui "paie son génie par l'adversité" (OR 963), Monsieur Van Herzog, qui veille toutefois à cacher que ces *Prolégomènes* subversifs furent publiés par ses soins, agit en possesseur qui réclame son dû à l'échéance fixée d'avance (OR 964). L'impression sur les presses d'Élie s'effectue aux frais du mécène qui n'hésite pas à soutirer un quart des droits d'auteurs sur la vente (OR 970), sans s'inquiéter que ce prélèvement, infime en regard de sa fortune, soit lourd pour un philosophe "pauvre" (OR 963). Léo Belmonte, le nègre-auteur de Van Herzog, jouissait jadis pourtant d'une considération sociale identique à celle de son ami. Environ du même âge et d'une fortune apparemment égale à la sienne (OR 974), Belmonte était Juif. Son origine n'influaient pourtant pas de façon discriminatoire sur son rang social, vu qu'il appartenait à ces "Juifs qu'on prend en considération pour leur richesse et leur rang parmi les leurs" (OR 975). Cette ressemblance intime de deux êtres, qui vécurent et voyagèrent ensemble pendant leur vie de jeunes adultes, changera quand, de retour dans l'autre familial au vu et au su de leurs pairs, l'un continuera à bénéficier des honneurs dus à son rang (OR 974) tandis que l'autre rompra avec les siens (OR 975) pour choisir la subversion (OR 964). Contrairement à cette distorsion entre l'auteur des *Prolégomènes* et le riche amateur, une profonde ressemblance éclôt au fil du texte entre le philosophe Belmonte et le "garçon d'esprit" (OR 967) retrouvé dans Nathanaël. Il est étonnant qu'à côté d'un portrait de Belmonte où le grand bourgeois Van Herzog affirme n'avoir "jamais vu d'homme plus libre, plus lucide, plus grand..." (OR 974) s'assemble, pareil à ces poupées gigognes, un

autre portrait, portrait dans un miroir dont le tain n'est autre que le visage de Nathanaël. Belmonte traitera le "jeune messenger" (OR 971) en égal (OR 966), pensant comme lui sur plus d'un point (OR 968). Il va se rapprocher de cet ancien correcteur d'épreuves "quasi ignare" (OR 966), quitte à ne plus former qu'un seul être uni à la terre dont il est fait (OR 969), uniquement dédoublé par le seul fossé des mots (OR 967).

7. A l'écart

L'automne venant et ses frimas, des précautions sont prises par "voie hiérarchique" (OR 975) pour éviter à Nathanaël des sorties qui "aggraveraient sa toux" (OR 975). Toute la maisonnée semble attentive à préserver la santé précaire du jeune valet recueilli convalescent, à ne lui permettre comme travail que des bricoles (OR 978) et à ne l'autoriser à sortir le petit chien Sauvé que par temps ensoleillé (OR 977).

Reste qu'il faut avant tout satisfaire au service du maître de céans. C'est précisément en novembre, alors que le crachin automnal mouille la ville d'une sale petite pluie, que Nathanaël sera dépêché chez Élie Adriansen afin d'y récupérer des invendus de feu Belmonte!

Le traitement particulier que tous les niveaux hiérarchiques de la maisonnée de l'ancien bourgmestre prodiguent à Nathanaël est "à la fois une faveur et une précaution" (OR 978). L'idée du départ de Nathanaël vers l'île frisonne repose sur la double conviction que, sa santé périllicant, l'air marin lui ferait du bien et qu'il s'agit d'éviter une contagion éventuelle (OR 978). Toutes les mesures nécessaires seront prises pour organiser avec soin le départ. Rien ne sera laissé au hasard quant à l'équipement et à l'ordinaire nécessaire à un long séjour dans l'île et le nouveau garde sera traité avec bien des égards. Pourtant les multiples attentions vouées au départ d'un homme déjà grièvement atteint de pleurésie chronique et le souci de préserver sa santé paraissent étrangement ambigus, ou du moins démunis de bon sens, lorsqu'on considère ce que doit être la vie quotidienne d'un homme seul, garde dans une île septentrionale, livrée aux vents et avare de bois de chauffage.

C'est au moment du départ et des adieux que l'appartenance de Nathanaël à ce microcosme social qu'est la maisonnée des Van Herzog se révèle sous un jour particulier. L'état de valet, exempt du port de la livrée sauf occasions exceptionnelles (OR 950), est transcendé en bien des points et par maintes personnes. Le distant Monsieur Van Herzog formule les conseils d'usage consentant "à tendre sa main toujours un peu froide" (OR 980) à un homme qu'il aurait, en d'autres temps et tenant compte de circonstances différentes, pu considérer comme son confident (OR 975). Au moment des adieux de Madame d'Ailly, l'éventualité pour Nathanaël de faire le baise-main, écartée d'emblée parce que n'étant pas "une politesse de laquais" (OR 980), est surpassée par le baiser concret qui transforme subtilement le laquais en amant potentiel. La préoccupation maternelle de Mevrouw Clara et la serviabilité du personnel de maison envers Nathanaël,

font que celui-ci, à la veille du voyage vers une île où la solitude et la mort effaceront les signes de toute appartenance sociale, jouit d'un degré d'estime qui n'avait jamais été atteint auparavant.

Si Au moment où la maladie l'écarte du monde civilisé, Nathanaël reçoit de la part de son entourage une considération qu'il n'avait pas connue jusqu'alors. En réalité, ce départ est une mise à l'écart qu'il faut toutefois considérer avec gratitude. Il est la seule alternative acceptable pour "ceux d'en haut" et charitable à l'égard de Nathanaël.

Dans l'île frisonne, qui sera son linceul, le digne garde de Monsieur Van Herzog mènera une vie d'ermite, vu la restriction des contacts sociaux possibles. A part le paysan Wilhelm, qui le ravitaille une fois par semaine, il ne reste sur cette partie de l'île qu'une vieille veuve de fermier et sa fille valétudinaire¹⁶. Quant aux gens d'Oudeschild, ces quelques familles "mi-pêcheurs, mi-fermiers" (OR 988) représentent la dernière collectivité avec laquelle Nathanaël entrera en contact. Malgré certaines comparaisons possibles avec les habitants de l'île Perdue, il s'agit ici d'une communauté organisée, traitant régulièrement avec la terre ferme "au nord-est du Zuiderzee" (OR 988) et possédant ses fêtes et ses coutumes. L'assimilation de Nathanaël à cette société est celle d'une fraternisation de la durée d'une fête de kermesse où, depuis le départ à cru sur la monture de deux jeunes "vikings" — chevaliers de l'Apocalypse — jusqu'à la griserie de la nuit, toute vie baignera dans une douce insouciance. La rencontre avec la petite communauté est d'autant plus imprévue que Nathanaël ne participait plus aux foires et autres festivités. C'est par souci de sociabilité qu'il évitait de se mêler aux réjouissances, craignant qu'une "quinte de toux et un crachement de sang ne dérangeassent la fête" (OR 989).

Si l'y a un semblant d'appartenance sur l'île frisonne, c'est à la nature. Nathanaël va y intensifier sa symbiose avec la terre. Toutefois, si le comportement humain est parfois comparé à celui de l'animal, l'assimilation de l'homme au règne animal ou végétal n'est pas réelle. Les lapins ne seront jamais "des amis" (OR 986). Si comme pour les obsèques de Foy (OR 986), reine morte de l'été indien, la nature a ici aussi préséance sur la société — "aucune figure des ballets du roi de France" (OR 986) n'égale le vol nuptial des vanneaux — Nathanaël ne peut le constater qu'en observateur admiratif ou étonné. Il ne peut ni apporter une aide quelconque, étant donné l'absence d'amour, ni légiférer sous quelque forme que ce soit, vu que les lois de la nature diffèrent de celles des hommes. Le souci d'appartenance à la nature se traduit donc chez Nathanaël uniquement par le respect qu'il éprouve pour cet univers et le devoir qu'il s'impose de ne lui prélever que le nécessaire à son habitat humain. Nathanaël étant à l'article de la mort, il apparaît que la nature environnante ne lui est pas d'un ultime soutien. Contrairement aux "bêtes qui

¹⁶ Monsieur Van Herzog se chargera d'ailleurs, en seigneur responsable de ses sujettes, de faire mener les deux femmes "s'il le fallait, de haute main" (OR 987) à l'asile de Horn. Il n'y a pas de critique ostentatoire de l'attitude humanitaire de Monsieur Van Herzog, mais la séparation est ressentie comme le départ d'une liberté lourde à vivre vers un mouiroir bien doucement organisé.

s'enfoncent dans la solitude pour mourir" (OR 992), il lui semble qu'un contact humain, fût-il celui de clochards veillant un moribond dans l'attente de le dépouiller, signifierait un ultime réconfort. Le fait qu'il cherchera, à l'instar des animaux, un asile pour finir seul (OR 999) semble dicté par un impératif local plutôt que par le désaveu d'un réconfort humain.

8. *Le porteur d'eau*

Pareil au caméléon, Nathanaël s'amalgame presque instinctivement à de nouvelles conditions de vie, à d'autres milieux, sans développer de fonction de rejet du nouvel environnement. Plutôt que de se définir par ses origines, il se caractérise par ses appartenances successives: marin chez les marins, correcteur avec les correcteurs, domestique parmi la domesticité et subtilement pair ou confident avec ceux dont l'origine sociale ne souffre pas de prime abord ce genre de mésalliance.

Il pourrait être de toutes les appartenances pour finir par n'en avoir aucune. Mais il ne s'agirait pas de considérer Nathanaël comme un homme qui par sa passivité, ou même par un certain laxisme, parviendrait, avec la plus grande indifférence, à se glisser dans différents engrenages sociaux. Son attitude est à plusieurs reprises celle d'un observateur qui sait d'emblée quels sont les critères à respecter dans son comportement et dans celui des autres. Dans ses rapports humains une large place est laissée à la convivialité. Excepté quelques personnes qui le frapperont de dégoût, comme l'ivrogne aux tresses de Janet et l'oncle Élie bâclant l'héritage, ou qui, comme les doctes, auraient tendance à se couvrir à ses yeux de ridicule, Nathanaël entretient généralement des rapports positifs avec son entourage. Son esprit ne se restreint pas à des idées arrêtées sur les races, le sexe, la religion ou le savoir. Il accepte le métissage sans répugnance. Il n'a au niveau du plaisir, ni une allure libertine accentuée, ni un intérêt particulièrement homosexuel, mais il prend le plaisir "après tout si simple" (OR 925) là où il le trouve, avec ses préférences et sans convictions morales. Sur le plan religieux sa tolérance contraste avec le sectarisme de l'époque. Dieu lui semble plus proche au cœur de la nature que dans un temple ou une église. Quant au véritable savoir, mis à part sa rencontre avec Belmonte, Nathanaël doit bien se demander où il est, puisqu'il ne l'a trouvé ni chez ceux que le philosophe juif qualifiait de "jean-foutre" (OR 969) se prenant pour des doctes, ni dans les livres que Nathanaël a lus (OR 927 et 992).

Malgré cette convivialité, Nathanaël semble porter sur le monde des hommes un regard muet et paralysé qui trace de lui le portrait d'un homme sans grande ambition, d'un être sans dure conviction. Pourtant le regard de Nathanaël n'est pas aussi naïf qu'il ne paraît. Il voit le traitement ignoble infligé aux esclaves, l'horreur des guerres coloniales, le massacre de l'animal innocent, la mise-à-sac des biens d'autrui ou l'opulence mal acquise. Non seulement Nathanaël voit et ressent ces dommages causés, mais il apporte souvent une réflexion qui, dans bien des cas, revient à projeter sur les

rapports que les hommes entretiennent entre eux, ou avec le produit de leur travail, une vision égalitaire de la société.

Dans ce sens Nathanaël soutient, de par la revendication égalitaire, une vision utopique du monde. En quoi celui qui porte secours au jeune Jésuite est bien le porteur d'eau, goutte ouvrière dans la clepsydre du temps, choéphore apportant par ses libations son écot de bons offices à la fortune du monde.

Cette revendication n'est pas sans rappeler ce "Sermon sur la Montagne dont chaque parole ment sur la terre où nous sommes, mais dit vrai sans doute dans un autre règne, puisqu'elle nous semble sortie du fond d'un Paradis perdu." (OR 928). C'est cette Parole qui est proclamée vraie mais utopique par un humble fils de charpentier immigré, un homme en croix au centre de l'univers "accroché des pieds et des mains aux cordages, ivre d'air et de vent" (OR 920).